

Louna Tcherko & Sandro Emilio

Un thé à la cardamome



Humanis

Louna Tcherko
Sandro Emilio

Un thé à la cardamome

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Comprend 15 notes de bas de page - Environ 145 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

Sommaire.....	3
À propos de cette édition numérique.....	4
I.....	5
II.....	8
III.....	11
IV.....	14
V.....	-
VI.....	-
VII.....	-
VIII.....	-
IX.....	-
X.....	-
XI.....	-
XII.....	-
XIII.....	-
XIV.....	-
XV.....	-
Lexique des mots indiens.....	-

À propos de cette édition numérique

Cette édition a été réalisée par les éditions Humanis. Ce livre est une réédition d'un ouvrage publié sous le titre « Koshi-India, un thé à la cardamome » en avril 2003 par les éditions Rhizome.

Nous apportons le plus grand soin à nos éditions numériques en incluant notamment des sommaires interactifs ainsi que des sommaires au format NCX dans chacun de nos ouvrages. Notre objectif est d'obtenir des ouvrages numériques de la plus grande qualité possible.

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, nous vous serions infiniment reconnaissants de nous les signaler afin de nous permettre de les corriger.



Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde

BP 30513

5, rue Rougeyron

Faubourg Blanchot

98 800 - Nouméa

Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

Toute utilisation du texte, reproduction, représentation, adaptation totale ou partielle par quelque procédé que ce soit, faites sans le consentement écrit des ayant droits (auteurs et/ou éditeur), constituerait, pour tous pays, un délit sanctionné par la loi sur la protection de la propriété littéraire.

L'intégralité des droits d'auteurs du présent ouvrage est versée à l'Association pour l'enfance AMVIE (Association pour une Meilleure VIE).

ISBN : 979-10-219-0035-6.

Septembre 2012.

I

Fabio s'était levé plus tôt que d'habitude. Il descendait la rue en longeant les murs épais qui recélaient les trésors odorants. Il se rendit compte qu'il leur accordait en cet instant un pouvoir différent, un pouvoir autre. Ces murs cachaient des secrets et lui, le jeune Européen curieux, partait à leur découverte à chacune de ses promenades dans les rues de Kochi.

À peine avait-il posé le pied dans la vieille ville en sortant du ferry que les murs épais l'avaient captivé, capturé, happé comme un charme, un philtre embaumé. Les premiers jours, il avait logé dans un hôtel simple et beau en bord de mer, face à la nouvelle ville insipide, là-bas, au loin, puis, décidé à rester, il avait choisi de vivre chez une famille indienne. Venu par hasard passer quelques jours à Kochi, il s'y trouvait maintenant depuis presque une année. « Cette ville magique m'a jeté un sort » disait-il à ceux qui s'en étonnaient.

Sa première promenade... Autour de lui se répandaient les senteurs qui avaient enchanté les palais, fait les fortunes et les ruines de populations entières, suscité des rivalités sans merci, des guerres aussi. Le sang avait été répandu pour posséder ces graines...

Ses sens, aiguisés par la curiosité, lui livraient toutes les nuances des parfums. Là, transitaient encore des tonnes de thé, de cardamome, de clous de girofle, de cannelle, de cumin, de coriandre et de mille autres épices qui donnaient à la cuisine indienne la renommée qu'elle méritait. Il avait l'intention de ne pas partir sans avoir appris la délicate alchimie des saveurs de certains plats qu'il appréciait tout particulièrement. À travers les lourdes portes de bois striées par les siècles, il avait vu les immenses cours où les camions déversaient leur pluie de feuilles, de graines, de fruits, d'écorces. Les employés les étalaient à l'aide d'un râteau de bois avant la mise en sac et l'expédition. Les cours s'ouvraient sur la mer où les bateaux chargeaient les sacs, comme autrefois. Outre le bruit des klaxons et les odeurs d'essence, Fabio se demandait ce qui avait vraiment changé depuis la route des épices... Il laissait son imagination errer... Les attelages s'étiraient dans les rues, les sacs rebondis étaient ficelés sur les flancs des bêtes et la caravane s'ébranlait, entêtée par son chargement, vers les cours des maharadjas et vers de lointaines destinations. Il pouvait marcher les yeux fermés et se diriger en se fiant aux odeurs dominantes qui, certains jours, étaient plus pénétrantes, à cause du vent, de l'humidité, des étoiles... Il essayait de prolonger le plaisir qui s'évaporait dès qu'on s'attardait à vouloir le saisir. Mais comment retenir ce qui est volatile ? Tout le pouvoir et l'ambiguïté des odeurs se trouvaient là, une sorte de poursuite attisée par le désir de s'imprégner de l'insaisissable.

Il lissa ses cheveux d'une main vers l'arrière et se souvint que ce matin il n'avait pas vu Dévi. Elle était devenue, jour après jour, plus qu'une silhouette gracieuse se profilant derrière un rideau. Il sourit à l'évocation de la naïve duplicité de la jeune fille qui trompait la vigilance de ses parents en se peignant longuement près de la fenêtre, face à celle de Fabio, le rideau à peine écarté. Où avait-elle appris à jouer ainsi de la lumière et de l'ombre dans le brillant de ses cheveux ? Fabio s'était pris au jeu et la guettait sans jamais se montrer. Il savait qu'elle savait qu'il était là, dans l'ombre, suspendu au peigne qui lissait une chevelure de reine. « Elle est mieux gardée que dans un donjon, mais on ne lui a pas bandé les yeux, Dieu merci. » Alors, souvent, après un moment, il faisait mine d'être réveillé de peu, tirait ostensiblement le rideau de sa fenêtre, se délectait du frémissement deviné en face. Il s'étirait alors, torse nu, bâillait, se penchait, scrutait le ciel, puis faisait quelques postures d'assouplissement en pensant avec humour qu'ainsi Dévi n'arriverait pas complètement innocente à son mariage arrangé. Il était sûr qu'elle le dévorait du regard, qu'elle admirait ses muscles fins et bien dessinés. En général, il plaisait aux femmes... Il se prenait à rêver de rencontres furtives et secrètes dont le piquant serait rehaussé par la présence, l'omniprésence des parents de Dévi

dans cette belle maison. À les entendre, ils semblaient très libéraux, mais pour ce qui concernait leur fille, Fabio était sûr que c'était une autre histoire.

La première fois qu'il l'avait observée se peignant, il avait assisté à la scène avec le sentiment qu'il profanait un lieu sacré ou pénétrait dans un endroit tabou. Il contemplait Dévi comme une déesse inaccessible qui exerçait sur lui son pouvoir. En sa présence, il se trouvait maladroit. Lorsqu'il leur arrivait, pas suffisamment à son goût, de se rencontrer dans une des pièces de la maison, et qu'il essayait d'entamer une discussion, il bafouillait. Ou alors, comme il l'avait fait la veille, il se lançait dans une longue explication ennuyeuse, sur la météo et son influence sur les êtres, sur la pluie qui tombait sans discontinuer depuis le début de la mousson, sur l'étau de chaleur dans lequel transpirait Kochi, étouffant ses habitants et les plongeant dans une torpeur moite. Dévi esquissait un sourire moqueur. Penaud, ne sachant plus quoi faire, il répondait un vague « salut », se retournait prestement et s'échappait dans une autre pièce, regrettant de ne pas avoir suscité une conversation plus intéressante.

Ce matin là, il avait senti son cœur s'accélérer et le désir s'éveiller dans son sexe qui se dressait. Il s'était écarté de la fenêtre un peu troublé. Il voulait l'émouvoir et c'était lui qui était ému, métaphore pudique, s'était-il dit, en regardant son bas-ventre.

Il était allé se rafraîchir et s'était concentré sur sa journée à venir en enfilant un kurta¹ impeccablement repassé. Il se rendait à l'école de massage, comme chaque jour ou presque. École semblait un mot bien pompeux pour cette maison délabrée d'un quartier excentré d'Ernakulam, mais l'enseignement y était de qualité, les maîtres dévoués et experts. Avant de prendre le ferry, il voulait passer à la boutique de Nirmal, il lui avait promis un livre en anglais d'un auteur italien, sur l'Inde, ce livre même qui avait fait naître en lui l'envie de découvrir ce continent multiple ! Et puis ce serait l'occasion de prendre le thé ensemble et de discuter. Une réelle émulation intellectuelle les liait. Fabio était heureux d'avoir fait cette rencontre, de connaître ce maître ès plantes. La boutique ne payait pas de mine pourtant, une très étroite vitrine sur la rue où un écriteau affichait : Soaps & Oils. C'était cet écriteau qui l'avait incité à rentrer la première fois. Il voulait s'informer sur les huiles de massages et il avait découvert Nirmal qui était apparu du fond de l'arrière-boutique, ses lunettes au bout du nez, deux traits horizontaux blancs et jaunes barrant son front, nimbé d'odeurs. Et depuis il était son ami.

Il arriva à la boutique, elle était fermée. Il frappa, attendit, refrappa, appela, approcha son visage de la vitre poussiéreuse mais ne distingua aucun mouvement dans la pièce toute en longueur. Il attendit quelques secondes, puis rejoignit son ferry en se disant qu'il passerait le soir, au retour.

Le ferry lui permettait d'observer de plus près les passagers sans les déranger. La lumière du soir ambrait les peaux des voyageurs indiens et Fabio se délectait de cette forme d'esthétisme vivant, et puis cela le reposait de ne pas être sollicité pour une aumône, un achat, un hôtel, un rickshaw²... Nirmal lui apprenait des phrases pour dissuader les harceleurs de tous genres et c'étaient de grands moments de fou rire de part et d'autre.

À la descente du ferry il acheta deux « pans³ » et se rendit à la boutique.

Encore fermée ?

¹ *Kurta* : chemise indienne.

² *Rickshaw* : petit véhicule pour deux passagers tiré par un vélo ou un homme.

³ *Pan* : mélange d'épices placé dans une feuille de bétel pliée en triangle, que l'on met dans la bouche contre la joue.

Fabio s'en trouva contrarié. Depuis bientôt huit mois qu'il était dans cette ville, il avait pris l'habitude de voir son ami presque chaque jour. C'était bien la seule habitude qu'il avait établie volontairement. Il alla dans la boutique la plus proche et demanda au tailleur s'il avait vu Nirmal. Celui-ci, assis jambes croisées, sur une table, cousait des boutons sur un kurta, il leva les yeux et hocha la tête. Il ne l'avait pas vu, de même que l'enfant qui apportait le thé plusieurs fois par jour dans les boutiques de la rue. Fabio offrit le pan destiné à Nirmal au tailleur qui joignit les mains pour remercier avant de le mettre soigneusement dans la bouche.

Fabio rentra chez lui, préoccupé. À ses yeux, Nirmal et sa boutique ne faisaient qu'un, il l'avait toujours rencontré là-bas, jamais à l'extérieur. Que savait-il de lui hors de ces murs ? Rien. De même, l'Indien ne l'avait jamais interrogé sur sa famille, sur sa vie privée. C'est ce qui l'avait séduit : Nirmal se démarquait des Indiens, inquisiteurs malgré eux, qui posent des tas de questions en chapelet afin de se créer un modèle qu'ils puissent appréhender. Ils avaient parlé médecine, culture, religion, économie, ils avaient refait le monde, comparé leurs points de vue, chacun s'enrichissant de l'autre. Les différences de culture, d'âge et d'expériences n'existaient plus, seuls des esprits communiquaient, souvent avec humour.

II

Il poussa le lourd battant en bois. La maison était somptueuse et Fabio en était tombé amoureux dès sa première visite, lui qui souhaitait loger chez l'habitant ! Elle était située au fond d'une étroite impasse, dans un des quartiers les plus animés du vieux Kochi où tailleurs d'étoffes et entrepôts d'épices se succédaient. La ronde des senteurs poivrées et sucrées se mêlait à la symphonie des cliquetis et rythmes scandés par les vieilles machines à coudre d'un autre âge, entraînées par le balancement agile des chevilles des couturiers. Le rickshaw l'avait déposé à l'entrée de la ruelle qui était inaccessible. Des carrioles en bois, chargées d'énormes sacs en toile, circulaient difficilement au milieu d'une foule en effervescence. Femmes en sari aux couleurs chatoyantes, hommes enturbannés de blanc, la taille enveloppée dans des dhotis à carreaux. Il avait dû se frayer un passage jusqu'à la maison en jouant des épaules.

À l'extérieur, la maison ne laissait rien paraître. Elle était ceinturée de hauts murs enduits de chaux teintée. L'ocre passait à des tons bleus et rose pastel. Des pans entiers de couleurs délavées au gré du temps s'harmonisaient formant une toile abstraite. Cela avait frappé le regard de Fabio. C'était beau et doux. Il était resté planté là, longuement, à admirer les murs. La porte contrastait véritablement. C'était une porte cochère en bois sculpté, de gros clous forgés en rehaussaient les arcs. Elle s'apparentait aux portes que l'on trouve dans les vieux quartiers de certaines villes européennes. Lourde, imposante, majestueuse. Peut-être avait-elle voyagé d'Europe au temps de la colonie, avait-il pensé. Kochi avait été un comptoir portugais avant d'entrer dans le giron de l'empire britannique. Le gong n'était pas d'origine, il n'y avait aucun doute. C'était la grosse tête d'éléphant du Dieu Ganesh taillée dans un bois différent, grossièrement fixée dans la porte et actionnée par un système archaïque. L'emplacement de l'ancien gong, en cuivre sans doute, était vacant. En se dressant sur la pointe des pieds, le trou qu'il laissait, permettait, si on osait, de regarder de l'autre côté. La tête de Ganesh avait frappé lourdement la porte à plusieurs reprises avant qu'on ne vînt lui ouvrir.

Une femme avait introduit Fabio dans un patio luxuriant et fleuri. Elle avait disparu aussitôt en lui indiquant un banc sous les arcades de l'aile droite de la maison. Au centre du patio, un tamarinier dispensait son ombre et sa fraîcheur. Des gousses en pendaient et Fabio n'avait su résister à l'envie d'en cueillir une, de briser la coque aussi fine et friable qu'une coquille d'œuf et d'en déguster la chair marron, pâteuse et acide. En s'approchant du tamarinier, il avait pu distinguer sous l'aile centrale de l'édifice un porche qui s'ouvrait sur la mer. Il n'eut pas longtemps à attendre.

Une femme vêtue d'un simple sari en coton blanc s'était présentée à lui, souriante et avenante. Ses cheveux couleur de jais étaient parsemés, ça et là, de cheveux argentés. Elle ne portait aucun bijou ce qui avait surpris Fabio, habitué aux ornements clinquants dont se parent les femmes indiennes.

— Bonjour, lui avait-elle dit en inclinant légèrement le buste, je suis Madame Suryanesh.

— Bonjour, lui avait répondu Fabio. L'imitant sans le vouloir, il s'était également incliné. Je suis intéressé par l'offre de « Bed & Breakfast » que vous avez fait paraître hier dans le *Kochi Tribune* et je souhaiterais pouvoir visiter...

Il s'était arrêté net, la femme lui avait semblé contrariée, son visage s'était refermé.

— Mon mari est parfois très distrait... et j'ai le sentiment qu'il a dû omettre de préciser dans l'annonce que cette proposition s'adressait à une jeune femme.

Devinant la consternation et la déception de Fabio, elle avait rajouté aussitôt en souriant à nouveau :

— Mais vous n'êtes pas responsable des étourderies de mon époux, suivez-moi, je vais vous faire visiter la maison.

Fabio lui avait emboîté le pas.

La maison était vaste et pleine de charme. Tout en guidant Fabio à l'intérieur, Madame Suryanesh lui avait expliqué que son mari avait travaillé, au temps des Anglais, pour la Royal British Tea Company en qualité de régisseur. Elle lui précisa qu'après l'indépendance et après que la RBTC soit devenue l'Indian Tea Company, la jeune Nation indienne n'avait pu maintenir le niveau élevé des appointements que son mari percevait. Ils s'étaient tous les deux résolus à louer une partie de la maison de manière ponctuelle à de jeunes étudiantes.

— La maison est dans la famille de mon mari depuis plusieurs générations, lui avait-elle dit, et l'entretien d'une propriété coûte tellement cher de nos jours ! De toutes façons, nous ne pourrions jamais nous résoudre à la vendre. Mon mari y est tellement attaché et notre fille Dévi sans doute encore plus. Ça a été un véritable drame pour elle lorsqu'il a fallu qu'elle parte faire ses études en Europe, s'exclama-t-elle en riant, les yeux attendris à l'évocation de leur fille.

Fabio n'avait rien répondu, se contentant d'acquiescer en silence aux bribes de vie que lui dévoilait Madame Suryanesh. Il était fasciné par le faste désuet de la maison qui était toute entière imprégnée du passé prestigieux qui prenait vie à travers le récit de son hôtesse. Dans chaque pièce se mêlaient à la culture traditionnelle indienne des meubles et des objets d'art d'une autre époque, la plupart d'origine européenne. La maison était un musée qui respirait la vie, elle aurait fait pâlir d'envie n'importe quel nostalgique des années folles ou encore n'importe quel amoureux des années cinquante. Fabio était sous le charme, il était tout simplement enchanté et il espérait secrètement que Monsieur Suryanesh accepterait également la présence d'un jeune étudiant à défaut d'une jeune étudiante.

Des photos, des portraits couvraient des murs entiers. Les meubles également servaient de support, des guéridons, des tables demi-lune, le piano à queue laqué noir. Dans des cadres ouvragés en argent, ou très kitsch en bakélite, se côtoyaient aïeux enturbannés et dignitaires anglais à grosses bacchantes, femmes en sari entourées d'enfants, hommes en habit militaire. À plusieurs reprises, il reconnut Gandhi serein et souriant.

Dans la cuisine, la femme qui lui avait ouvert la porte s'affairait à la préparation d'un plat.

— Vous pouvez déjeuner ou dîner avec nous quand vous le souhaitez, il suffit de prévenir Anisha le matin. En tant qu'hindouiste, nous respectons toute forme de vie, nous sommes végétariens.

C'était une façon informelle de présenter la jeune employée de maison qui vivait à demeure auprès de la famille. Madame Suryanesh lui avait précisé qu'à l'étage supérieur, dans l'aile gauche et dans la partie centrale de la maison se trouvaient les appartements de la famille.

— Les pièces que nous louons se trouvent à l'étage dans l'aile droite. L'accès y est indépendant. Vous avez peut-être remarqué dans le vestibule le petit escalier qui y mène.

En effet, un petit escalier en bois conduisait aux pièces que Fabio occuperait bientôt. Il le savait. Fabio s'était amusé ces dernières années à marquer pleinement la différence entre ce qu'il croyait et ce qu'il savait. Croire ou savoir, doute ou conviction intime inscrite au plus profond de lui.

« Je n'ai pas à croire en Dieu ou à une entité divine particulière, ultime, se disait-il souvent. Je sais qu'il est Un et Multiple. Je n'ai pas la foi, je suis en résonance. »

Il en était de même pour la science. Aux certitudes fondées sur une croyance démontrée et prouvée, il préférait le champ des possibles qui repose sur l'intime conviction de ceux qui savent. Plutôt le Sage que le Savant. Même si Monsieur Suryanesh émettait des réserves, la cause était déjà acquise pour Madame Suryanesh qui se comportait comme s'il faisait déjà partie des occupants de la maison.

À l'étage, Fabio avait découvert une enfilade de pièces spacieuses et lumineuses qui se composaient d'un salon faisant également office de bureau et qui donnait dans une chambre.

La chambre s'ouvrait sur une grande salle d'eau qui, à elle seule, était un véritable bonheur, un saut dans le temps. Les murs à hauteur d'homme étaient tapissés d'azulejos de l'époque portugaise, d'un bleu lavande pastel ; la partie supérieure des murs et le plafond formaient une coupole de pierres brutes soutenue en son centre par une colonne en bois sculpté. Un magnifique parquet de larges lames d'acajou recouvrait le sol comme dans toutes les autres pièces. Le rêve ! Les pièces s'ouvraient toutes sur le jardin et des volets intérieurs en bois, dont les croisés et les ajourés lui rappelaient les moucharabieh des fenêtres arabo-andalouses, dessinaient une dentelle d'ombre et de lumière sur le sol.

La nuit tombait quand ils s'étaient retrouvés dans le jardin dont les effluves renforçaient le charme qu'opéraient les lieux sur Fabio. Il apercevait la mer de l'autre côté du porche, la mer qui respirait. Fabio s'était senti en paix et heureux quoiqu'un peu fatigué par le flot incessant des paroles de Madame Suryanesh.

— Revenez demain matin avant dix heures. Mon mari sera là et il voudra vous rencontrer avant que vous ne vous installiez.

Fabio avait souri intérieurement, son installation était acquise !

III

Il marchait sans but dans les rues d'Ernakulam, quartier moderne et bruyant, en direction des ferries qui lui permettraient de rejoindre le vieux Kochi sur l'autre rive. Ernakulam était en quelque sorte le pôle administratif et commercial de Kochi et ne présentait aux yeux de Fabio que peu d'intérêt, si ce n'était que son école de massage s'y trouvait. Il fut intrigué par un attroupement d'hommes autour du poste à roulettes d'un marchand de journaux « Les tabloïds à scandale ont dû sortir » pensa-t-il. Il s'approcha de la foule et se mêla à l'effervescence des discussions et des commentaires qui fusaient de toutes parts. Il allait se rapprocher du panneau sur lequel étaient suspendus quelques exemplaires lorsqu'un homme lui adressa la parole en anglais en roulant les « r ». Fabio adorait cet accent.

— C'est terrible, l'apostropha l'homme, consterné.

— Que se passe-t-il ? lui répondit Fabio, amusé de pouvoir lier conversation sur les dernières frasques amoureuses de tel ministre ou de telle star de cinéma en vogue.

Il décida de se laisser prendre au jeu des badauds mais ne répondit pas ouvertement à l'homme. Il se contenta de pointer en avant son menton en signe d'intérêt et laissa l'Indien prendre les devants.

— C'est terrible, vraiment terrible, répéta-t-il à nouveau en secouant amplement la tête, d'un air désolé.

Il avait le visage émacié mais les mètres de turban savamment enroulés autour de la tête étaient impressionnants. On pouvait penser que sa tête, à partir du front était énorme, disproportionnée.

— Tant de violence et de barbarie, continua l'homme, c'est contraire à la religion.

Fabio imagina que de nouveaux affrontements avaient eu lieu entre les communautés musulmane et hindouiste, « œil pour œil, dent pour dent » ; les mosquées incendiées répondant aux temples saccagés comme c'était le cas depuis plusieurs mois dans l'état voisin du Tamil Nadu.

— Cet homme que l'on a retrouvé hier dans les entrepôts de la vieille ville, précisa l'homme au turban.

Fabio fronça les sourcils et décida de s'y intéresser plus sérieusement. Après tout, il vivait dans le vieux Kochi, c'était son quartier. Tandis qu'il s'avançait, l'homme l'interpella à nouveau.

— C'est un boutiquier du quartier des guérisseurs qui...

L'homme continua sa phrase sans que Fabio ne l'entendît. Il fut saisi d'un pressentiment qui lui glaça le corps. Son cœur se mit à battre plus fort. Il resta figé sur place pendant plusieurs secondes qui lui semblèrent une éternité alors que l'image de Nirmal lui était apparue clairement.

— Nirmal ! ! s'écria-t-il sans le vouloir.

Il parcourut les derniers mètres qui le séparaient du vendeur en se faufilant entre les hommes et les femmes agglutinés, acheta un journal en anglais, s'extirpa rapidement de la foule, pénétra dans le premier café qui se présentait et se laissa tomber sur un tabouret. Il eut du mal à refréner le tremblement de ses mains alors qu'il commençait à feuilleter maladroitement les pages pour y trouver l'article qui confirma ses craintes.

La presse locale avait relaté les faits, comme à son habitude, en amplifiant chaque détail de la découverte scabreuse, photos à l'appui. Un corps avait été découvert tôt le matin dans un entrepôt en bord de quai. C'est une vieille mendicante qui avait donné l'alerte. Elle s'était présentée au commissariat du quartier en gesticulant dans tous les sens, ânonnant des phrases incompréhensibles et distillant dans son agitation un fort relent de clou de girofle. Les mots

sortaient de sa bouche édentée comme les pièces d'un puzzle qu'il fallait s'efforcer de reconstituer. Le fonctionnaire qui avait assuré la permanence de nuit s'était contenté, au début, de l'écouter, patient, à demi endormi, en attendant la relève de cinq heures du matin. Ils ne parlaient de toutes façons pas la même langue ; elle ne devait pas être originaire du Kerala. Mais la vieille, hystérique, avait finalement réussi à le sortir de sa torpeur. Elle l'avait entraîné, en le tirant par la manche, en direction de la mer et des hangars qu'elle connaissait bien pour y avoir élu domicile, là où séchaient les épices. Elle parvenait toujours à se faufiler dans l'un d'eux afin d'y passer la nuit à l'abri, affectionnant tout particulièrement celui dans lequel étaient le plus souvent entreposés les clous de girofle.

L'article expliquait que l'édifice où le cadavre avait été découvert se trouvait un peu à l'écart des autres, tout au bout des quais ; l'activité de chargement et de déchargement des ballots étant réduite, cette zone du port était peu fréquentée. L'agent de police avait rapporté, lors de son témoignage aux journalistes, que l'odeur pestilentielle dégagée par le cadavre en décomposition était couverte par la senteur douce et poivrée des cardamomes dont regorgeait l'entrepôt. À quelques mètres de l'entrée, les relents putrides du cadavre se faisaient plus insidieux mais on pouvait encore imaginer quelque rat crevé. À l'intérieur, l'odeur distillée par la putrescence du corps était insoutenable. À l'aide de son turban, le policier sikh s'était confectionné un masque qu'il avait au préalable bourré de graines de cardamome et noué derrière la nuque. Cela ne l'avait pas empêché de vomir à plusieurs reprises.

À l'intérieur, le soleil levant filtrait ses rayons à travers les interstices des planches rafistolées de l'entrepôt délabré. Les faisceaux de poussières lumineuses permettaient de distinguer ça et là les monticules de cardamome qui attendaient d'être emballés. La vieille s'était dirigée sans hésitation vers une des pyramides et, se tenant à distance, elle avait pointé du doigt, en geignant, l'endroit où se trouvait le corps. Le cadavre était à moitié englouti sous le tas de cardamome. Seuls la tête, une partie du torse et le membre droit étaient visibles. Les doigts de la main étaient repliés sur la paume dans une crispation qui semblait anormale. Malgré le manque de luminosité, le policier avait pu distinguer le visage d'un homme dont les deux yeux étaient crevés. Des essaims de mouches tourbillonnaient et une colonne de fourmis besogneuses, dans un incessant ballet de va-et-vient, avait déjà entrepris son travail de nettoyage.

Fabio était abasourdi par la lecture de l'article du journal ; il se sentait au bord d'un gouffre pris de vertige et de nausée. Il se refusa à regarder les photos, préférant garder une image vivante de son professeur et ami. C'était la première fois qu'il était confronté aussi directement à la mort. Les membres de sa famille proche étaient en vie. Il n'éprouvait pas de tristesse à la disparition de Nirmal mais plutôt un sentiment de vide, d'abandon. Oui, c'était cela, il se sentait orphelin de Nirmal. Malgré le peu de temps passé à ses côtés à écouter ses enseignements, il s'était senti très vite proche de son maître. Il avait, dès leurs premières rencontres, apprécié à la fois la quiétude et l'énergie de Nirmal. Il se délectait à l'entendre s'exprimer. Son érudition concernant les plantes, leurs essences, leurs secrets n'avait de limite que l'heure tardive à laquelle il se décidait à rentrer chez lui. Chaque plante, chaque fleur avait son histoire, son mythe, sa connivence avec les déités dont était peuplé le panthéon hindouiste. Chacune de leurs rencontres était un voyage dans le temps, dans l'Inde millénaire des Védas et des grandes épopées. Il s'était d'ailleurs plongé depuis peu, et sur les conseils de Nirmal, dans la Bhagavad Gîtâ, Le Chant du Seigneur.

Il était assis, immobile, le journal qu'il avait délaissé, posé devant lui sur la table. Un petit garçon qui devait avoir sept ou huit ans lui apporta un tchaï⁴ qu'il ne se souvenait pas avoir commandé lorsqu'il s'était précipité dans la bicoque exigüe du faiseur de thé. L'enfant restait

⁴ *Tchaï* : thé.

planté devant lui, le fixant de ses grands yeux espiègles, intrigué par ce « westerner ». Il continuait à le dévisager avec insistance, arborant de temps à autre un sourire timide auquel il manquait quatre dents de lait. Fabio lui tendit quelques pièces.

Il ne pouvait pas croire ce qu'il venait de lire. Le journaliste étalait volontairement et de manière impudique, ligne après ligne, moult détails sordides. L'article s'apparentait davantage à une scène de roman de série noire.

— Ce n'est pas une mort pour Nirmal, pensa-t-il à voix haute. Ce n'est pas pour lui cette mort là ! Ça ne lui ressemble pas ! Il n'a pas le droit de partir de cette manière là !

Le thé lui brûla la gorge, il reposa son verre en toussant, il ne s'était pas même aperçu de son geste. En repoussant le verre, l'image de Nirmal émergea. Cet homme qu'il avait connu et aimé n'était plus ; ce corps qu'il avait massé ne serait bientôt qu'un petit tas de cendres grisâtres.

Fabio songea que son ami serait à jamais silencieux, avait-il eu quelque chose à dire avant sa mort ? À lui dire ?

Mourir en subissant tant de brutalité, de façon aussi barbare, alors que toute la personne de Nirmal était auréolée de douceur bienveillante, lui semblait inconcevable et d'une injustice infinie. Il se sentit futile. La mort avait-elle à être juste ou injuste ? Il repoussa loin de lui le verre de thé dont les senteurs épicées le ramenaient à l'entrepôt où Nirmal avait été découvert. Jamais plus il ne pourrait en boire.

C'est sans le vouloir que son regard se posa à nouveau sur les pages du journal. Les pales du vieux ventilateur poussiéreux qui ronronnait dans un angle de la pièce avaient trouvé l'énergie d'en faire tourner les feuillets. « C'est la double page centrale, celle des photos, comme par hasard celle que je ne voulais pas regarder, pensa-t-il. »

L'une d'entre elles présentait la main de Nirmal, paume exposée à l'objectif. Il crut d'abord que la paume de main était tatouée d'un signe ou d'un symbole. C'était impossible ! Il n'y avait jamais remarqué de tatouage. En même temps, le symbole lui semblait très familier. C'est en se résignant à lire la légende qu'il découvrit qu'en réalité la main avait été marquée au fer rouge. En revanche, aucune indication ou supposition n'éclairait l'origine du marquage. Il respira profondément, cherchant à se calmer et à dissiper la confusion qui le tourmentait. Il porta toute son attention sur la photo.

— Cela m'a tout l'air d'une lettre hébraïque, souffla-t-il à mi-mot, j'en suis sûr, se répéta-t-il, troublé par sa découverte.

Il se leva prestement, se dégagea de la table et sortit.

IV

À l'extérieur, le jour s'était obscurci et les premiers marchands ambulants s'installaient pour la nuit qui serait longue. Bientôt les ruelles des quartiers les plus animés baigneraient dans la douce lumière des lampes à kérosène suspendues aux carrioles. Les moins fortunés installaient leur unique bougie dans le cul d'une bouteille en plastique coupée en deux. Un vent tiède s'était levé, des odeurs de beignets au miel mêlées à celles plus épicées des samosas⁵ flottaient, des femmes riaient tout près de lui ; il marcha sans but. Comme un drogué en état de manque, il s'imprégnait de la vie et de l'énergie qui vibraient tout autour de lui dans les rues. Le vent qui s'engouffrait dans ses vêtements amples eut également un effet régénérateur et bénéfique. Curieusement, il ne se sentait pas seul, il sentait Nirmal à ses côtés, sa présence l'accompagnait. Cette présence si forte qu'il avait éprouvée entre ses mains lorsque Nirmal avait accepté de se livrer à une séance de massage qui avait eu lieu tout juste une semaine avant... Nirmal avait bien voulu le guider dans ses gestes.

Fabio lui avait demandé un jour, en forme de boutade s'il voulait lui servir de cobaye. Le vieil homme avait paru très surpris.

— Tu es sérieux ?

— Tout à fait. Vous me l'avez assez dit, c'est le seul moyen d'apprendre, je veux dire en dehors des murs de l'école. Plus je masserai et plus mes mains deviendront sensibles... Et puis j'aimerais avoir vos conseils.

— L'Inde est un pays surprenant pour les étrangers qui croient nous comprendre parce qu'ils s'habillent comme nous... Les corps sont dénudés dans ces régions chaudes, les femmes montrent leur estomac, les hommes de peine se lavent dans la rue tout juste vêtus. Quand vous allez pratiquer le yoga vous voyez les hommes ceints d'une bandelette pour cacher leurs parties privées... mais cela ne signifie absolument pas que tout est permis !

Fabio avait haussé les sourcils, surpris, et s'était apprêté à rectifier ses mots.

— Écoute, je m'explique, je n'interprète pas mal ta demande, mais se faire toucher par un étranger, c'est impensable. Même les médecins modernes n'accordent leurs soins qu'à leur propre caste, s'ils sont hindous. Alors me faire masser par toi, jeune, étranger et... apprenant de surcroît !

— Si je vous ai choqué, ce n'était pas mon intention, oubliez ma demande.

— Ne sois pas désolé, c'est vrai qu'on n'est pas comme vous. Vous vous faites déshabiller, soigner, servir par n'importe qui, mais pas nous, non pas que nous ayons honte... mais... quant à un massage... mais en y pensant... c'est ça la vraie rencontre des humains, surtout quand on est de culture différente, n'est-ce pas ? Comment communiquent les corps ? Même à distance. J'ai beaucoup observé cela en Angleterre...

Il avait semblé réfléchir et avait déclaré en fixant Fabio :

— J'accepte... et je me donne le droit de commenter et de critiquer.

— C'est ce qui m'importe justement ! Merci Nirmal.

— Cela doit rester entre nous... et attention... je suis poilu, très poilu ! avait dit Nirmal en souriant malicieusement.

Rendez-vous avait donc été pris et un soir Fabio arriva à l'heure de fermeture. Nirmal avait installé une sorte de toile cirée sur la table de l'arrière-boutique et préparé quelques flacons d'huiles dont il expliqua les différentes vertus tout en se déshabillant. Il s'allongea sur le ventre. Fabio sentit soudain une réticence, ce corps étendu, à la merci de ses mains, le mettait

⁵ *Samosas* : beignets triangulaires farcis de légumes ou de viande.

mal à l'aise. Il écarta l'idée d'avoir insisté. Nirmal aurait pu refuser... Cette acceptation les liait... le sentiment d'un sacrifice lui apparut alors, c'était cela ! Nirmal conférait à cet exercice une dimension sacrée, inattendue. « Et si je n'étais pas à la hauteur ? » Le jeune homme versa de l'huile, reproduisant les gestes appris à l'école. Il était appliqué et préoccupé par le protocole de massage. La voix de son ami, à moitié avalée par une serviette, lui parvint.

— Pourquoi veux-tu masser ?

— Pour faire du bien, alléger les maux, réconcilier les gens avec leur corps...

— Des mots tout ça ! Arrête de penser et de vouloir un pouvoir !

Fabio, interloqué, s'était interrompu, quelque peu froissé dans sa susceptibilité. Il étala plus d'huile et frotta vigoureusement.

— Ne sois pas si nerveux ! Ce n'est pas pour simplement critiquer... on s'était mis d'accord, n'est-ce pas ?

Le jeune acquiesça avec un bruit de gorge.

— Sois avec les patients aussi vide qu'une jarre vide, pleine d'air... tu comprends ?

— Non.

— Si tu as une intention, elle te remplit et tu n'es pas à l'écoute de l'autre. Tes mains sont alors les esclaves de ta tête et non plus les outils de ton âme. Mets-les au service d'un humain.

— Ce n'est pas facile, j'ai beaucoup de mal à faire le vide, même quand je médite... alors quand je travaille !

— Oui, c'est dur et pour tout le monde, mais justement, ton travail peut être ta méditation, tu veux faire du bien aux gens ? Alors commence par toi, sois bien !

— Mais je vais bien !

— Nous avons déjà parlé d'énergie ensemble, longuement... Aïe, tu tires les poils de mes mollets ! Si tu ne peux pas faire le vide, entre en toi, ressens le plus possible le bien être de ton corps, l'énergie qui circule, vas-y, essaie.

Fabio se calma, se recentra et poursuivit le massage quelques instants.

— C'est mieux, tes mains deviennent plus légères... tu n'as plus cette pression pour affirmer ta présence... tu peux lever les mains au-dessus du corps, quelques millimètres, essaie de sentir l'énergie à présent.

Ce corps n'était qu'énergie douce, épurée. Fabio en avait senti la tiédeur, la présence.

Sa peau avait rencontré la peau de Nirmal et elles avaient communiqué au delà des mots... Que restait-il désormais de ce corps pourrissant ? Cette pensée était insupportable ! Fabio se raccrochait à ce souvenir de contact intime, de vie.

— Je sens des picotements, surtout ici.

— Eh oui ! C'est mon épaule, celle qui me fait mal. Ne pense pas que tu masses, visualise les énergies et travaille en douceur, en douceur... Voilà ! Plus tard, je te dirai quand il faut aller en force... pour l'instant donne-toi le temps... tu découvres non pas un corps mais un être complet, tu comprends la différence ? Tout à l'heure tu travaillais sur un corps anonyme, tu commences à t'occuper de moi. Bon.

Le jeune s'étonnait de ce qu'il ressentait, ses mains parcouraient seules la personne de Nirmal. En un éclair, il prit conscience de la présence de l'autre, alors qu'en début de séance il n'avait secrètement en tête que le désir d'épater son ami, de très bien faire. Il se sentit satisfait, il pouvait mettre en pratique ce qu'il avait lu et qui lui plaisait tant sans le comprendre : l'action dans la non-action.

— D'après vous, faut-il parler au patient, lui poser des questions sur sa santé ?

— On ne t'a rien dit à l'école ? Oui... seulement après avoir reconnu l'enveloppe énergétique de la personne, ainsi tu sauras ce qu'elle ne dit pas, tu peux même parler de n'importe quoi car tes mains savent, c'est comme si elles avaient des yeux pour aller sur les blessures, les traumatismes... Pour ma part je préfère le silence pour mieux accompagner le massage... Tu es en train de torturer ma phalange, celle qui a été écrasée il y a des années et des années... Tu vois, ça marche... Tout le monde a des mains qui peuvent écouter et guérir... Certains n'ont pas besoin d'apprendre, d'autres si.

Fabio ne put se retenir de sourire car au moment où Nirmal prononçait ces derniers mots, une pensée d'orgueil l'avait traversé « Serais-je bon par hasard ? » Il se dit que ce vieux renard avait vraiment du flair et il éprouva en même temps un élan d'amour respectueux pour ce vieil homme qui avait osé faire fi de sa culture, livrant son corps à la nudité pour lui ! C'était un don, un véritable don ! Nirmal partageait son expérience en le guidant. Fabio avait regardé avec tendresse le corps maigre mais puissant, les plis de la peau, les cicatrices comme autant de mémoires, la finesse des attaches de l'homme vieillissant. Pour la première fois, il était face à un maître qui l'amenait des Ténèbres à la Lumière. Nirmal, Nu et Un, en cet instant était son gourou.

La séance tirait à sa fin. Nirmal s'assit et tendit son pied. Le jeune s'excusa, invoqua son manque de pratique réflexologique.

— Vas-y, à partir de maintenant tu sais, je précise : tes mains savent, laisse-les faire. Aïe, pas si fort !

Fabio pouffa de rire.

— Vous imaginez si vous étiez un patient qui souffre, qu'est-ce que vous diriez ?

— Je partirais en courant, merci, je n'ai plus mal... Finalement c'est un bon remède pour guérir les gens... et ne plus les revoir.

Ils rirent de bon cœur.

Pendant que Nirmal essuyait l'excédent d'huile de son corps avec une serviette humide, il demanda à Fabio qui rangeait le matériel :

— Le massage est répandu chez toi ?

— Non, pas vraiment, hélas. Seuls les massages prescrits par les médecins et pratiqués par les kinésithérapeutes ont la confiance de la plupart des gens car ils sont pris en charge par le système d'assurance.

— Tout le monde doit passer par ce système ?

— Non, sauf s'ils veulent être remboursés des frais médicaux.

— Remboursés ? ! Bizarre... si je comprends bien, les gens veulent que leur corps ne leur coûte rien quand ils sont malades ?

— C'est un peu ça.

— Et la nourriture, elle est remboursée aussi ?

— Si on ne se nourrit que de médicaments, je suppose que oui.

Nirmal secoua la tête.

— Je ne comprends pas, ou bien il me manque une information. Un pays riche comme la France ! Développé ! Une puissance mondiale ! Et vous marchandez votre santé ? Tel que je le vois, c'est un manque de respect envers son corps, ce merveilleux instrument de notre conscience.

— Je suis entièrement d'accord avec vous et il y a de plus en plus de gens qui pensent comme vous, qui ne veulent plus avoir affaire à cette médecine qui réduit les êtres à une partie malade, mais le système...

— Oubliez le système... Le corps, c'est le moyen qu'a notre âme pour traverser l'existence... C'est notre croyance. Les Occidentaux font semblant de s'intéresser à notre culture mais ils

la consomment comme ils consomment le reste. Ils se croient dans un supermarché : un peu de yoga pour les articulations, une petite retraite dans un ashram pour le mental par ci, un peu de végétarien par là, des massages, ils payent et se croient quittes... mais le fond de notre... comment expliquer ? ... de notre rapport au monde visible et invisible, de notre place et de notre rôle, ils l'ignorent.

- Ça me rappelle les jeunes Anglais qui étaient entrés dans votre boutique un soir.
- Lesquels ?
- Vous savez, ceux qui avaient des piercings sur tout le visage, ils vous ont demandé où l'on pouvait faire du tantra.
- Ah oui ! Ça me revient ! Tu te rends compte « faire » !
Fabio se mit à rire.
- Ils en ont fait une tête quand vous leur avez demandé qu'ils vous expliquent...
- C'est comme ton massage ayurvédique, ce n'est qu'une partie de la médecine ayurvédique qui plonge ses racines dans une culture entière !
- Laissez-moi vous dire que votre approche de l'Occident ne vaut pas mieux, rétorqua Fabio, piqué au vif. Les jeunes premiers des films indiens qui ont la cinquantaine bien sonnée, avec lunettes noires et jeans moulants, voilà votre image de l'Occident ! Superficielle et fausse !
- J'en conviens, et c'est pourquoi j'aime discuter avec toi, tu me permets de ne pas m'arrêter aux idées reçues. Mais je ne parviens pas à mettre en relation cette recherche éperdue des plaisirs du corps avec le manque de compréhension, le manque d'écoute de ce corps dans sa totalité.
- C'est parce que ça succède à un excès de puritanisme peut-être.
- Qu'est-ce que vous venez tous chercher en Inde ?
- Ah ça ! C'est l'auberge espagnole, vous savez, on trouve ce que l'on emporte avec soi comme dans tous les voyages... Mais on reste toujours, en tous cas pour ma part, à la porte du temple. Cette distance est d'autant plus accentuée qu'ici je m'exprime en anglais, et ce n'est pas ma langue maternelle. Par exemple, le panthéon indien me fascine, vous m'en avez expliqué l'entrelacs, mais il me semble si... si hors de portée. Je m'y perds avec tous ces dieux...
- Eh bien moi aussi je m'y perds avec les vôtres, ça encore ce n'est pas important mais je vois que vos dieux vous perdent, nous perdent... car tu crois que je ne suis critique que vis-à-vis de l'Occident ? Mais je le suis autant pour tous les suiveurs et en Inde on n'est pas les derniers : le dieu profit, la déesse science, la productivité... Et plus cruel, plus dévoreur que Kali, le dragon de la mondialisation hein ? Et derrière tous ces dieux : le mythe qui tire les ficelles, le mythe du progrès, sourd et totalitaire. Sur qui, sur quoi il s'appuie pour tenir debout ?

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>